

à La Palmeraie

Io Burgard: *La Bête dans la jungle*

Lubaina Himid *Gifts to Kings*

Exposition collective

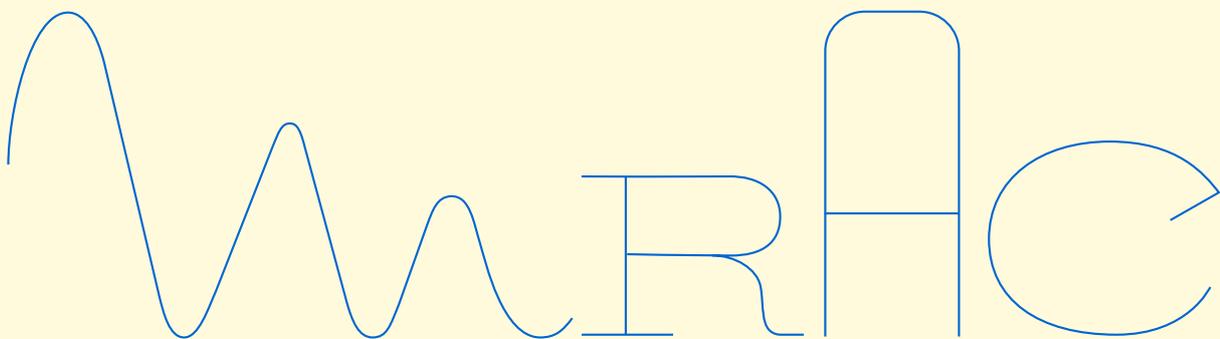
BANDES À PART

Nouvel accrochage
des collections

→ 2 juin 2019

La Complainte du progrès

7 avril → 16 sept. 2018



Musée régional d'art contemporain
Occitanie / Pyrénées-Méditerranée
146 avenue de la plage, Sérignan



3

Naming the Money, 2004

Figures en contreplaqué, peinture acrylique, son. Dimensions variables.

Vue d'exposition, Navigation Charts, Spike Island, Bristol, Royaume-Uni. 2017.

Courtesy de l'artiste, Hollybush Gardens, Londres et International Slavery Museum, Liverpool, Royaume-Uni. Photographie par Stuart Whipps.

LUBAINA HIMID

Gifts to Kings

07.04 → 16.09.2018

Commissariat : Sandra Patron

Lauréate en 2017 du prestigieux Turner Prize, l'œuvre de Lubaina Himid questionne l'identité de la diaspora africaine et son invisibilité dans le champ social, politique et artistique. Dans une esthétique séduisante et colorée, où affleure constamment son intérêt pour le théâtre et la mise en scène, l'artiste explore la question de l'esclavage, du colonialisme et de la représentation des africains dans l'histoire de la peinture européenne.

Dans son travail, l'artiste utilise avec virtuosité l'art de la réappropriation de la peinture européenne qu'elle combine avec certains aspects de l'histoire de l'Afrique pour questionner le rôle du pouvoir d'évocation de l'image. Née en 1954 en Tanzanie, d'un père comorien et d'une mère anglaise, Lubaina Himid est une figure du *Black Art Mouvement*, particulièrement actif dans les années 1980 en Angleterre. Historiquement, le développement du *Black Art Mouvement* est étroitement lié aux lois anti-immigration établies par Margaret Thatcher, qui ont suscité de nombreuses réponses artistiques et sociales passant par des révoltes populaires dans les banlieues des métropoles anglaises.

Son exposition au Mrac, *Gifts to Kings*, propose un ensemble de pièces dont la plus récente, *Le Rodeur*, date de 2016, et la plus historique, *Freedom and Change*, date de 1984. Cette exposition parcourt ainsi plus de trente années du travail de l'artiste et souligne de ce fait l'extrême cohérence de sa pratique.

Le titre de son exposition, *Gifts to Kings*, est le titre original de l'installation magistrale *Naming The Money*. Le cadeau dont il est question dans ce titre se réfère à la fois au contingent d'esclaves africains que le roi d'Espagne a offert au roi de France, mais également au cadeau que représente l'ouverture d'un dialogue avec le public, façon pour l'artiste de revendiquer un débat apaisé sur ces questions.

Lubaina Himid a étudié la mise en scène théâtrale au Royal College of Art à Londres et est actuellement professeure à l'Université du Lancashire. Son travail a fait l'objet en 2017 d'une vaste rétrospective dans trois institutions anglaises : à Spike Island, Bristol, au Modern Art Oxford et à Nottingham Contemporary. Parmi ses expositions collectives, citons *The 1980s Today's Beginnings?*, Van Abbemuseum, Eindhoven, Pays-Bas (2016); *Keywords*, Tate Liverpool, UK (2014); et *Burning Down the House*, Biennale de Gwangju, Corée du Sud (2014).



4



6



9



2

↑↑ Cotton.com, 2002
Huile sur toile, bande de laiton. Courtesy de l'artiste et de la galerie Hollybush Gardens, Londres. © Andy Keate.

↗ Freedom and Change, 1984
Contreplaqué, tissu, techniques mixtes, peinture acrylique, 290×590cm. Courtesy de l'artiste et de la galerie Hollybush Gardens, Londres. © Andy Keate.

↖ Negatives Positives: The Guardian Series, 2007-2016
Acrylique sur papier journal. Courtesy de l'artiste et de la galerie Hollybush Gardens, Londres. © Andy Keate.

← Drowned Orchard: Secret Boatyard, 2014
Acrylique sur bois. Courtesy de l'artiste et de la galerie Hollybush Gardens, Londres. © Andy Keate.

1. *Le Rodeur: the exchange*, 2016

Acrylique sur toile, 200×268×20 cm. Courtesy de l'artiste et de la galerie Hollybush Gardens, Londres.

Dans *Le Rodeur: the exchange*, un groupe de personnes, élégamment habillées, côtoie un étrange personnage à la tête d'oiseau dans une ambiance quasi surréaliste. La posture rigide des personnages, tels des pantins à qui l'on demanderait de jouer un rôle, provoque la fascination voire le malaise. Cette scène quasi magique se réfère pourtant à un événement bien réel, celui d'un drame survenu sur le bateau d'esclaves «Le Rodeur» en 1819. Pour des raisons inexplicables, au cours de leur voyage, tous les passagers – 22 hommes d'équipage, 162 esclaves – sont progressivement devenus aveugles. Le capitaine décide alors de passer par-dessus bord 36 des esclaves, espérant d'un même coup toucher la prime d'assurance et enrayer la mystérieuse épidémie, sans succès. La distanciation qu'opère Lubaina Himid entre l'horreur de ce fait divers et l'élégance raffinée de la peinture est récurrente dans sa pratique : plutôt que d'évoquer de manière littérale des faits traumatisants, que par ailleurs elle n'a pas vécu et dont il ne reste quasiment aucune trace dans l'histoire, Lubaina Himid préfère employer des motifs plus fantomatiques voire irréels, comme pour souligner la difficulté de représenter ce qui ne l'a jamais été.

2. *Drowned Orchard: Secret Boatyard*, 2014

Acrylique sur bois. Courtesy de l'artiste et de la galerie Hollybush Gardens, Londres.

Seize lattes de bois peintes sont posées à même le mur, formant un mouvement à la manière d'une vague. Sur les lattes de bois – de celles que l'on utilisait autrefois pour construire les bateaux – sont représentés divers motifs de coquillages, bateaux, poissons, pêcheurs, autant de représentations maritimes issues de cultures différentes venant d'Afrique, d'Asie ou du Pacifique. Le motif de la mer est très présent dans l'œuvre de Lubaina Himid, symbole tout à la fois de la mobilité des hommes mais aussi de ses dangers et des nombreux naufrages liés aux migrants, aujourd'hui comme hier. Posés simplement au mur, ces lattes de bois semblent en attente de devenir autre chose, un nouveau bateau pour un nouveau départ sans doute.

3. *Naming the Money*, 2004

Figures en contreplaqué, peinture acrylique, son. Dimensions variables. Courtesy de l'artiste et de la galerie Hollybush Gardens, Londres.

Le visiteur déambule dans un ensemble de

figures en contreplaqué peintes représentant des ouvriers, artisans et serveurs présents dans la peinture occidentale. Ici vous croiserez entre autres un céramiste, un joueur de viole de gambe, un peintre, un danseur, à qui l'artiste redonne un nom et une histoire racontée au dos du contreplaqué. Ce principe de figures peintes dans l'espace, un système très fréquemment utilisé dans les décors de théâtre, permet à Lubaina Himid de sortir la peinture du cadre et d'introduire un rapport physique avec le spectateur de l'ordre de l'empathie. Ce ne sont plus des hommes sans nom et sans qualités, que l'on représente en arrière-plan des peintures historiques, mais bien des hommes aux talents et aux compétences divers qui ont contribué à l'histoire et à l'essor de l'Angleterre. La pièce sonore qui accompagne l'installation lui offre une voix particulièrement vibrante.

4. *Cotton.com*, 2002

Huile sur toile, bande de laiton. Courtesy de l'artiste et de la galerie Hollybush Gardens, Londres.

Cette série de petits formats monochromes s'inspire d'un acte de solidarité des ouvriers de Manchester envers les esclaves afro-américains pendant la guerre de Sécession (1861-65). Du fait de l'abolition de l'esclavage prononcée par Abraham Lincoln, l'approvisionnement en coton aux usines anglaises fut stoppé, provoquant en Angleterre « la famine du coton ». Malgré cela, les ouvriers anglais ont soutenu les afro-américains dans leur combat. Avec *Cotton.com*, Himid imagine la conversation entre les ouvriers des deux côtés de l'Atlantique, une conversation qui n'utiliserait pas le langage mais le motif décoratif (« pattern » en anglais) comme vecteur de langage. Le motif décoratif joue un rôle essentiel dans le vocabulaire plastique de Lubaina Himid : assimilé à l'ornement et au féminin, il est souvent déclassé par la grande Histoire de l'art et réhabilité chez l'artiste comme un puissant vecteur de communication non-littérale.

5. *The Striker*, 2010

Acrylique sur papier, 201,5×110,5 cm.

7. *The Map Man*, 2010

Acrylique sur papier, 201,5×110,5 cm.

Collection Nicoletta Fiorucci, Londres.

L'artiste a initié une série de portraits qui évoque des figures positives et actives dans le champ économique, social et politique (le couturier, le chanteur, le dandy, etc.). En utilisant des textiles d'Afrique de l'Ouest découverts dans la Galerie du Costume de Manchester, Lubaina Himid représente ces hommes comme des héros et des

bourgeois, à rebours d'une vision misérabiliste. Ce rapport au vêtement d'apparat fait écho à une tradition séculaire en Afrique de l'Ouest où le vêtement est d'une grande importance dans la revendication sociale et identitaire. *The Striker* (le gréviste) est la figure de celui qui se bat pour les droits de tous, celui qui prend des risques. Il est le guerrier, le leader, le combattant qui prend des décisions avec bravoure et détermination. *The Map Man* est celui qui cartographie l'espace public, celui qui prend en compte le présent pour imaginer l'avenir.

6. *Freedom and Change*, 1984

Contreplaqué, tissu, techniques mixtes, peinture acrylique, 290 x 590 cm. Courtesy de l'artiste et de la galerie Hollybush Gardens, Londres.

Freedom and Change est un parfait exemple de la façon dont Himid « réécrit » l'Histoire. *Freedom and Change* s'approprie en effet la peinture néo-classique de Pablo Picasso *Deux femmes courant sur la plage (la course)* de 1922, Picasso étant le symbole pour Himid de la virilité triomphante dans l'art. Comme chez Picasso, les deux femmes semblent, dans leurs mouvements, personnifier la liberté; sauf que chez Himid, les femmes sont noires et l'on ne sait si elles courent vers la liberté ou si elles se sauvent d'une traque de l'homme blanc.

8. *Jelly Mould Pavilion*

Moules à gelée peints et figurines. Courtesy de l'artiste et de la galerie Hollybush Gardens, Londres.

La série des Jelly Mould, en référence aux moules en céramique utilisés pour confectionner ce dessert typiquement anglais, se présente comme une maquette représentant des architectures dans l'espace public. Non sans ironie, Lubaina Himid utilise cette forme populaire iconique en Angleterre, tout droit sortie de l'ère victorienne. Elle imagine ainsi comment les autorités anglaises pourraient célébrer la contribution de la diaspora africaine à l'essor économique du pays. Conçue à l'origine pour la ville de Liverpool, ces modèles de monuments qui n'existeront jamais lui permettent de questionner les figures qui apparaissent dans l'espace public – et celles a contrario qui n'y apparaissent pas, au premier rang duquel les femmes et les immigrés.

9. *Negatives Positives: The Guardian Series*, 2007-2016

Acrylique sur papier journal. Courtesy de l'artiste et de la galerie Hollybush Gardens, Londres.

Lectrice assidue du *Guardian* (l'équivalent du *Monde* en Angleterre), Lubaina Himid y relève la façon dont les africains sont représentés dans les journaux, allant d'une complète absence à une représentation négative (le dealer, le violeur, le migrant). En étudiant la relation entre le texte et l'image, il est au fil du temps devenu évident que la représentation en image de l'homme ou de la femme noire, quand bien même il s'agirait de figures « positives » comme Beyoncé ou Rihanna, jouxte quasi systématiquement un fait-divers de violence ou de crises. Pendant dix ans, Lubaina Himid a sélectionné des pages du *Guardian* et les a peintes pour souligner la brutalité de cette représentation négative qui semble ne pas connaître de fin. L'exposition présente une partie significative de cette série qui est encore sans doute, malheureusement, en devenir.

10. *Don't forget me (série des Kangas)*, 2011.

Peinture acrylique et crayon sur papier, collage et pages de magazine, 33,5 x 28 cm et 66 x 100 cm. Courtesy de l'artiste et de la galerie Hollybush Gardens.

Don't forget me fait partie de la série d'œuvres sur papier intitulée Kanga. Il s'agit du nom donné aux vêtements de tous les jours portés par les femmes et parfois les hommes, en Afrique de l'Est et au Zanzibar. Le kanga est une pièce rectangulaire de coton aux motifs aux couleurs vives, avec une partie centrale et une bordure courant le long des quatre côtés. Une phrase inscrite prenant souvent la forme d'un proverbe, prière ou devise, permet de faire passer un message, comme les tee-shirts imprimés en Occident. Cette production textile du XIXe siècle s'est développée dans le nord de l'Angleterre, une industrie basée sur le coton provenant des plantations du sud des États-Unis récoltées par les esclaves. Les Kangas peints de Lubaina Himid mettent en scène des aphorismes créés par l'artiste ou lors des mouvements en faveur de l'abolition de l'esclavage et de la défense des droits civiques.



1

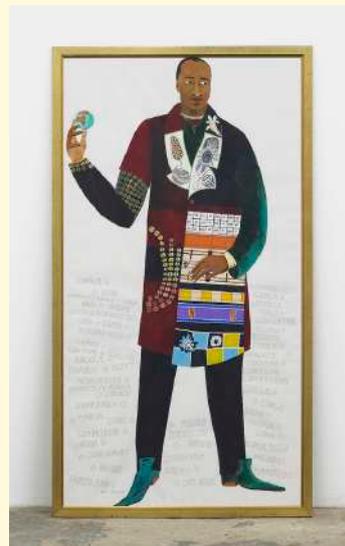


8

→ Le Rodeur: the exchange, 2016
 Acrylique sur toile, 200×268×20cm.
 Courtesy de l'artiste et de la galerie
 Hollybush Gardens, Londres. © Andy Keate.

↑ Jelly Mould Pavilion
 Figurines. Courtesy de l'artiste
 et de la galerie Hollybush Gardens,
 Londres. © Minako Jackson.

→ The Map Man, 2010
 Acrylique sur papier, 201,5×110,5cm.
 The Striker, 2010
 Acrylique sur papier, 201,5×110,5cm.
 Collection Nicoletta Fiorucci, Londres.
 © Andy Keate.



7



5



Valérie Belin: Sans titre, 2003
Tirage argentique noir et blanc, 155,6×124 cm.
Collection MAC VAL Musée d'art contemporain du
Val-de-Marne. Adagp, Paris 2018 / Photographe
et © Jacques Faujour.

La Complainte du progrès

Commissariat : Sandra Patron

Au Mrac Occitanie, Sérignan

07.04 → 16.09.2018

Arman, Kader Attia, Richard Baquié, Valérie Belin, Camille Blatrix, Claude Closky, Sara Cwynar, François Daireaux, Fischli & Weiss, Raymond Hains, Camille Henrot, Lynn Hershman Leeson, Judith Hopf, Bernard Joisten, Matthieu Laurette, Justin Lieberman, Mimmo Rotella, Jean-Baptiste Sauvage, Lucie Stahl, Superflex, Jacques Villeglé, Andy Warhol, Tom Wesselmann, Stephen Willats.

À la Médiathèque André Malraux Agglo Béziers Méditerranée, Béziers

07.04 → 06.05.2018

Bernard Joisten, Bruno Peinado, Soraya Rhofir, Peter Stämpfli.

L'exposition *La Complainte du progrès* explore les liens que les artistes entretiennent avec notre société de consommation et de communication, dans un dialogue entre des œuvres historiques du Pop Art et des Nouveaux Réalistes, et des œuvres de la génération actuelle. Notre espace commun, saturé de signes publicitaires, avec ses codes, ses icônes, ses stratégies marketing, ses matériaux issus de l'industrie et ses technologies de pointe, mais également ses déchets et rebuts, est un terrain de jeu que les artistes s'approprient et détournent, entre fascination, humour et regard critique.

Autrefois pour faire sa cour
On parlait d'amour
Pour mieux prouver son ardeur
On offrait son cœur
Maintenant c'est plus pareil, Ça change, ça change
Pour séduire le cher ange
On lui glisse à l'oreille
— Ah, Gudule ! Viens m'embrasser
Et je te donnerai / Un frigidaire / Un joli scooter / Un atomixaire
Et du Dunlopillo / Une cuisinière / Avec un four en verre
Des tas de couverts et des pelles à gâteau !
Une tourniquette pour faire la vinaigrette
Un bel aérateur pour bouffer les odeurs
Des draps qui chauffent
Un pistolet à gaufres
Un avion pour deux
Et nous serons heureux !

Boris Vian, *La complainte du progrès*, 1956

Le titre de l'exposition est emprunté à la chanson du même nom de Boris Vian composée en 1956 au sortir de la seconde guerre mondiale. Avec cette chanson, s'augure pour le monde occidental la période des Trente Glorieuses, période de prospérité inédite marquée par une forte croissance économique et l'apparition de nouveaux produits de grande consommation qui révolutionnent les modes de vie.

Dans les années soixante, les artistes du Pop Art puis les Nouveaux Réalistes posent un regard critique sur notre société de consommation triomphante, où s'affiche l'idéologie d'un progrès économique et social à coups de spots publicitaires. Investissant le champ de notre quotidien, ces œuvres dévoilent, avec sérieux ou malice, la création d'une société individualiste qui érige la consommation – voire la surconsommation – en projet de société. Elles révèlent également, chez les artistes, une forme de jubilation dans l'emploi des matériaux issus de la production de masse, et un goût de l'appropriation d'images issues du monde médiatique.

Dès les années 1980, des artistes s'emparent de ces problématiques dans un contexte renouvelé où la marchandisation s'amplifie sous les effets conjugués d'une domination des *mass media* et d'un développement technologique qui rend les échanges commerciaux toujours plus rapides. Ce sera le début de ce que nous appelons désormais *le monde globalisé*. Les artistes s'inspirent et détournent les *mass media* pour opérer une critique d'une société du spectacle devenue omnipotente.

Une génération actuelle renouvelle l'approche dans un monde complexe et ambigu, un monde digitalement modifié qui ne cesse de prôner la dématérialisation des flux de production et qui dans un même temps, crée des continents de déchets qui engorgent les abords de nos villes occidentales ou ceux des villes tentaculaires d'Inde ou de Chine. Ces artistes nous interrogent sur la façon dont cette réalité mouvante génère de nouveaux rapports physiques et psychologiques à la production/consommation de biens matériels et modifie en profondeur notre pensée sur le monde. À l'image de la ritournelle de Boris Vian, ces artistes nous parlent de ce supplément d'âme qu'on accorde à nos objets connectés, et de la façon dont ces affects sont utilisés dans le champ économique. Explorant les nouveaux usages de production, et de diffusion virtuelle des images, ils nous interrogent sur la façon dont nos sociétés glissent doucement mais sûrement de la société de consommation de masse à la société du contrôle généralisé de nos désirs.

ENTRÉE

Matthieu Laurette

Né en 1970 à Villeneuve-Saint-Georges.

Vit et travaille à Paris.

Apparitions (sélection 93-95), 1993-1995. 12', 1 téléviseur stéréo, 1 support mural, 1 bande vidéo PAL, couleur, son. Cnap, Centre National des Arts Plastiques, Paris.



Depuis le début des années 1990, le travail de Matthieu Laurette échappe aux catégories formelles de l'art et se présente comme une entreprise d'infiltration. Depuis son apparition sur TF1 dans « Tournez Manège », il a multiplié les passages télé qui nous renvoient à l'instabilité des phénomènes de vedettariat, au côté éphémère et à la consommation des personnes. Son projet se présente comme une série de stratégies dans lesquelles il instrumentalise les espaces de la communication et des médias. Sa vie d'artiste est centrée sur la question de la valeur de la marchandise. Il s'adapte au modèle TV et sur le principe de la libre circulation, il utilise non sans humour les diverses stratégies de marketing afin d'assurer la diffusion des images qu'il a suscitées.

SALLE 1

Arman (Armand Fernandez, dit)

Né en 1928 à Nice. Décédé en 2005 à New York (États-Unis).

Poubelle organique, 1971. Déchets ménagers, résine polyester, plexiglas. 100×50×12 cm.

Collection Alain Bizo.

Membre fondateur du Nouveau Réalisme, Arman développe une œuvre en lien direct avec son époque, utilisant le geste et l'objet manufacturé comme vecteurs de pratiques et de formes artistiques nouvelles. Il développe dès 1959 deux de ses séries les plus célèbres : les *Accumulations*, regroupement d'objets identiques ou similaires et les *Poubelles*, elles-mêmes accumulations

de débris, reflets du gaspillage des sociétés bourgeoises d'après-guerre. En enfermant des ordures dans du plexiglas, l'artiste joue sur l'idée d'une opposition entre le contenu d'une poubelle et celui d'une vitrine commerciale. En 1971, la découverte d'un nouveau polymère lui permet d'enfermer des déchets périssables et de créer ses premières *Poubelles organiques*. Véritable témoignage d'une époque et d'un lieu, chaque *Poubelle* attire l'attention sur l'évolution des habitudes de consommation, le conditionnement des besoins et des désirs via une production de masse.



Richard Baquié

Né en 1952 à Marseille. Décédé en 1996 à Marseille.

Sans titre, 1985. Métal, plaques d'imprimerie offset, 310×325×55 cm. CAPC, Musée d'art contemporain, Bordeaux.

La pratique de Richard Baquié, constituée d'assemblages d'objets et d'engins récupérés dans les décharges de sa ville natale de Marseille, est celle d'un bricoleur subtil dont les œuvres dégagent une profonde mélancolie. « Le temps de rien » est une sculpture constituée de plaques d'imprimerie offset reliées entre elles par une structure métallique verticale. L'œuvre évoque une portée musicale où le rythme est donné par des lignes horizontales qui structurent le texte.



L'œuvre «Sculpture de série B» comme le qualifie avec humour l'artiste, mêle étroitement le fond à la forme dans une réflexion sur le passage du temps. «Le temps de rien» appartient à un ensemble d'œuvres qui matérialisent le langage, utilisant les techniques publicitaires tout en les dévoyant pour leur donner une forme poétique.

Valérie Belin

Née en 1964 à Boulogne-Billancourt.

Vit et travaille à Paris.

Sans titre, série «Mannequins», 2003. Épreuve gélatino-argentique, 155,6×124 cm. MAC VAL Musée d'art contemporain du Val-de-Marne, Vitry-sur-Seine.



Les séries de portraits de Valérie Belin, entre réalité et illusion, questionnent la représentation du vivant aujourd'hui. Par son titre, la série des «Mannequins» évoque d'emblée une ambiguïté : mannequin de défilé ou de vitrine ? Femme ou pantin ? Être de chair ou avatar de science-fiction ? Par le choix du noir et blanc, par le traitement de la lumière, le fond neutre et la monumentalité du tirage, Valérie Belin joue de l'incertitude. Ce portrait d'un mannequin fabriqué en celluloïd, semble être fait de chair. Le mannequin véhicule encore aujourd'hui un stéréotype féminin bien tenace, celui de la femme-objet. La série des «Mannequins», en mettant en avant le monde des apparences, évoque à la fois l'illusion marchande du monde capitaliste et le désir de perfection esthétique véhiculé par le marketing.

Camille Blatrix

Né en 1984 à Paris. Vit et travaille à Paris.

La liberté, l'amour, la vitesse, 2015. Techniques mixtes. 140×45×30 cm. Collection Lafayette Anticipation, Fonds de dotation Famille Moulin, Paris. © Blaise Adilon



Objets techniques plus ou moins reconnaissables bien que purement imaginaires, les œuvres de Camille Blatrix, au fort pouvoir narratif, sont à la fois énigmatiques et teintées d'un humour cynique. *La liberté, l'amour, la vitesse*, objet froid à l'esthétique futuriste, est un distributeur de billets dépourvu d'argent mais pas de sentiments. L'idée

douloureuse de ne pas pouvoir répondre aux besoins des utilisateurs bouleverse profondément la machine qui se lamente quant à ses illusions perdues. En outrepassant sa seule fonctionnalité, elle nous confronte à notre propre rapport affectif aux objets connectés. Le sentiment de liberté procuré par la satisfaction immédiate de nos désirs est ici cristallisé par l'artiste dans une mise en scène tragi-comique.

Claude Closky

Né en 1963 à Paris. Vit et travaille à Paris.

You Want You Have, 2004. Installation vidéo, deux moniteurs plasma, son stéréo, dimensions variables, durée illimitée. Courtesy de l'artiste et de la galerie Laurent Godin, Paris.



Le travail de Claude Closky s'articule autour de l'observation du monde de la communication et de l'utilisation des discours issus de la société de consommation. *You Want You Have* se présente comme une installation vidéo qui enchaîne une logorrhée de slogans réécrits par l'artiste sur deux écrans, dans lesquels les désirs exprimés d'un côté, trouvent la description de leur satisfaction immédiate possible sur l'écran associé. L'artiste réinvestit les techniques publicitaires qu'il détourne, comme un jeu de questions-réponses, en nous confrontant à l'omniprésence des références aux *mass media* qui nous conditionnent. Le langage habite l'espace à travers l'accumulation de ces messages énoncés par une voix robotique.

François Daireaux

Né en 1966 à Boulogne-sur-Mer. Vit et travaille à Sète.

Augustin, Seven Days, 2017. Ensemble de 7 sculptures, caoutchouc, objets provenant de la rivière Yamuna. Courtesy de l'artiste.

L'artiste voyageur François Daireaux développe un art basé sur l'expérience en résonance avec le processus de mondialisation. Glanant images et matériaux à travers le monde, il place l'activité humaine au cœur de son travail. Au hasard de ses pérégrinations, il rencontre Augustin sur les bords de la rivière Yamuna en Inde. Augustin nettoie la



rivière en collectant des déchets qu'il revend pour subvenir à ses besoins. L'ensemble de sculptures *Augustin, Seven Days* a été réalisé à partir d'objets remontés par Augustin, que l'artiste scelle dans du caoutchouc noir. Bijoux, bris d'icônes religieuses, outils ou pièces de monnaie contrastent avec la noirceur du matériau. Symbole ultime de nos sociétés contemporaines, ici le commerce ne s'organise pas autour de la production de biens de consommation, mais bien autour des déchets de notre surproduction.

Raymond Hains

Né en 1926 à Saint-Brieuc. Décédé en 2005 à Paris.

Citroën, moi j'aime, 1996. Photographie couleur sur papier contrecollé sur aluminium anodisé, 54x80 cm, 1/1. MAC VAL Musée d'art contemporain du Val-de-Marne, Vitry-sur-Seine. © Adagp, Paris. © Jacques Faujour



Co-signataire du « Manifeste du Nouveau Réalisme » en 1960, Raymond Hains opère, aux côtés de Jacques Villeglé, les premiers décollages d'affiches lacérées. D'abord photographe, il explore avec humour le langage à travers une pratique variée et construit une œuvre complexe établissant des détournements et des analogies entre les mots, les objets et les images. « Dès les

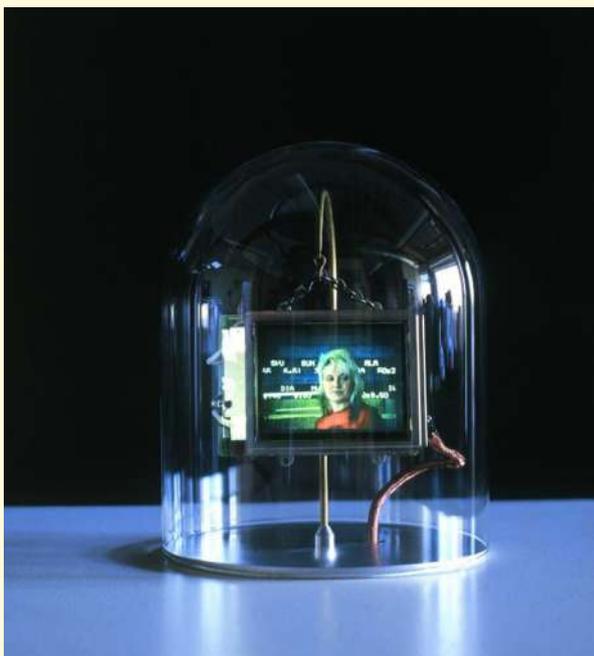
années 1960, Raymond Hains a fait de la marque commerciale un sujet artistique [...]. Ici, c'est une forme immédiatement identifiée comme la marque d'automobiles Citroën qui s'impose d'abord. Mais c'est ensuite une composition de lignes et de teintes, épurée, presque abstraite. Raymond Hains propose à la fois une œuvre minimaliste, une représentation d'un élément omniprésent du décor de notre vie – l'auto et évoque avec humour la dimension publicitaire et commerciale de la société.» (Mac Val)

Lynn Hershman Leeson

Née en 1941 à Cleveland (États-Unis).

Vit et travaille à San Francisco (États-Unis).

Synthia Stock Ticker, 2000-2002. Logiciel personnalisé, microprocesseur. Édition de 3. 140 × 51 × 53,5 cm. Hess Art Collection, Suisse.



Pionnière de l'art numérique et interactif, l'artiste explore les liens entre l'identité et l'environnement médiatique. L'œuvre est une sculpture en réseau, modélisée selon le téléscripateur électronique de Thomas Edison, qui personnifie les fluctuations du marché boursier en temps réel. Sous une cloche en verre, un moniteur montre des saynètes vidéos où évolue un personnage féminin nommé Synthia. Ses actions sont indexées sur les données boursières et la performance du marché à travers seize comportements déterminés par des variations de 2% dans les indices Dow Jones Industrial Average, NASDAQ, S & P 500 et Russell Cap. Son humeur dépend de l'ambiance de la bourse: les valeurs montent, Synthia danse et va chez Dior; elles chutent, elle fume anxieusement et fait des cauchemars de friperie. *Synthia* symbolise la relation symbiotique entre le marché et les individus.

Judith Hopf

Née en 1969 à Berlin. Vit et travaille à Berlin.

Trying to build a mask out of a digital camera package 1, 2012. 47 × 35 × 25 cm.

Trying to build a mask out of a digital camera package 2, 2013. 24 × 23 × 20 cm.

Trying to build a mask out of a smartphone package, 2013. 24 × 20 × 5 cm.

Impression 3D. Courtesy de la galerie Kauffman Repetto, Milan / New York.



Artiste pluridisciplinaire, Judith Hopf prend comme cible l'espace social et les rôles que l'on y joue. Ses sculptures, installations et vidéos, sont caractérisées par un humour burlesque, une désinvolture qu'elle emploie pour jeter un regard critique sur l'état et les normes de notre société. La série *Trying to build a mask* représente des masques façonnés dans des emballages d'appareils numériques comme des smartphones ou des disques durs. Les visages obtenus sont ensuite scannés et imprimés en 3D. L'utilisation des nouvelles technologies, aussi bien dans le choix des matériaux bruts que dans le processus de fabrication, s'oppose à leur aspect primitif et leur économie de moyens. Parodie espiègle et habilement critique de la vie contemporaine, ces masques vidés de leur fonctionnalité apparaissent comme des incarnations de nos sociétés consuméristes.

Bernard Joisten

Né en 1962 à Gap. Vit et travaille à Paris.

Ombre, 2000-2001. Tirage numérique sur imprimante à jet d'encre, contrecollé sur aluminium, 1 photographie: 51,6 × 102,4 cm. Cnap, Centre National des Arts Plastiques, Paris.

© Bernard Joisten. © Adagp, Paris.



Dans son travail photographique, Bernard Joisten mêle une nostalgie et une admiration pour le style de vie des pays industrialisés avec une pratique teintée d'onirique. Ses œuvres imprégnées de références cinématographiques et plus particulièrement de l'univers SF, sont conçues comme des indices narratifs qui invitent au parcours mental et à la reconstitution d'un scénario. Ces photographies ont été réalisées dans le cadre de sa résidence à la Villa Kujoyama à Kyoto au Japon. Avec ces images, fonctionnant un peu à la manière d'un story-board, l'artiste joue avec les représentations d'objets et les décors, dans une mise en scène facilitant l'immersion dans un univers urbain fictionné.

Justin Lieberman

Né en 1977 à Gainesville (États-Unis). Vit et travaille entre New York et Munich.

The Second Tower, 2018. Techniques mixtes, 190×33×27 cm. Courtesy de l'artiste.

Les œuvres de Justin Lieberman traduisent sa tendance compulsive à l'accumulation, symptôme pour lui du capitalisme. Il colle, assemble



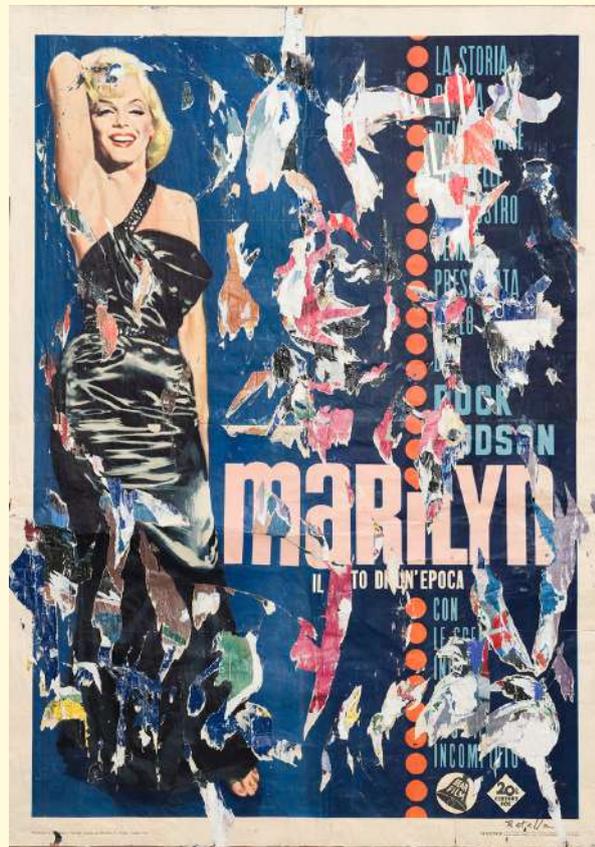
et transforme des objets trouvés et il réintègre ces rebuts de la société de consommation dans un processus artisanal. Ses œuvres reposent sur une approche appropriationniste et relèvent d'une critique institutionnelle teintée d'humour noir. *The Second Tower* rassemble des éléments de frigos pour créer une « tour de refroidissement », à l'intérieur de laquelle il y a des pièces d'une foreuse pétrolière. Cette *Second Tower* fait suite à la *First Tower*, allusion à peine déguisée au World Trade Center.

Mimmo Rotella

Né en 1918 à Catanzaro (Italie). Décédé en 2006 à Milan (Italie).

Marilyn, il Mito di un'Epoca, 1963. Décollage d'affiches marouflées sur toile, 198×140 cm. Dépôt du Cnap Centre National des Arts Plastiques au Musée d'Art Moderne et d'Art Contemporain de Nice depuis 1997.

© Adagp, Paris 2018. Crédit photographique : Ville de Nice.



Dans les années 1960, Mimmo Rotella réalise ses « décollages » d'affiches de films, révélant les fragments de papiers accumulés sur les murs de Rome, qu'il arrache à une époque. Marilyn Monroe, incarnation du mythe américain d'après-guerre, apparaît comme une idole provocante et sculpturale sur fond bleu-nuit, au milieu d'une mosaïque de lambeaux de peau de la ville et de

mots hachés. Cette œuvre renvoie à la fois à la beauté d'une icône, à l'exaltation de la culture de masse et à la communication décomplexée et éphémère. L'artiste procède par appropriation, détournement et désacralisation à travers le geste rituel et violent de lacération des matériaux urbains.

Jean-Baptiste Sauvage

Né en 1977 à Saint-Étienne. Vit et travaille à Saint-Étienne et Marseille.

Spee, 2010. Enseigne en plastique fondu, dimensions variables. Courtesy de l'artiste.



Les interventions, installations et sculptures de Jean-Baptiste Sauvage, le plus souvent contextuelles, s'inscrivent dans l'espace urbain, industriel ou architectural. La sculpture *Spee* résulte du vestige de l'enseigne d'un garage « Speedy » incendiée durant la vague d'émeutes des banlieues en 2005. Il ne s'agit pourtant pas d'un simple prélèvement, ni tout à fait d'un « ready-made ». L'artiste intervient sur l'enseigne en la nettoyant puis en la polissant afin de lui donner l'aspect d'une carrosserie fraîchement sortie du garage. Au-delà de sa portée sculpturale et graphique, *Spee*, produit d'une révolte sociale, se donne à voir comme un témoignage de notre monde contemporain où la « vitesse », symbole de modernité, ici mis à mal aussi bien dans la forme que dans le fond, se révèle également vecteur de son déclin.

Lucie Stahl

Née en 1977 à Berlin (Allemagne), où elle vit et travaille.

Visco, 2000.

Repository, 2016.

Impression jet d'encre, aluminium, résine époxy.

Collection Frédéric de Goldschmidt, Bruxelles.

Lucie Stahl travaille à partir d'objets trouvés qu'elle met en scène sur la vitre d'un scanner, numérise et imprime avant de recouvrir d'une couche de polyuréthane, donnant la brillance des magazines de papier glacé. Ses photographies ambiguës révèlent la beauté fascinante des ordures, telles des natures



mortes contemporaines figées dans le temps ou des débris déterrés d'une décharge. Ces images esthétisantes créent un malaise, comme ces mains couvertes de boue brandissant un bidon de lubrifiant tel un zombie tout droit sorti du centre-commercial d'un film de Romero. L'artiste, fascinée par notre exposition à la publicité et notre aliénation face aux produits et images de marques nous confronte à notre attachement parfois fétichiste aux objets.

Tom Wesselmann

Né en 1931 à Cincinnati (États-Unis). Décédé en 2004 à New York (États-Unis).

Still Life #56, 1967-1969. Huile sur toile,

un élément (téléphone) : 110 × 180 × 55 cm,

un élément (cendrier et cigarette) : 240 ×

160 × 45 cm et un élément (panneau) : 115 ×

75 × 10 cm. Musée d'Art Moderne et d'Art

Contemporain, Nice. Adagp, Paris 2018. © Rob

McKeever. Courtesy Gagosian Gallery.

Tom Wesselmann est l'un des représentants les plus reconnus du mouvement américain du Pop Art. Son œuvre se divise en deux séries majeures : des grands nus féminins (*Great American nude*) et des natures mortes (*Still life*). Avec *Still Life#56*, l'artiste s'éloigne de son habituelle intensité des couleurs primaires pour une image en grisaille hyperréaliste. L'œuvre appartient à une série que l'artiste nomme « tableaux dressés en plans découpés » aux effets de trompe-l'œil. Chaque objet a son propre support qui suit les contours de l'image peinte, et son propre espace d'accrochage, créant une œuvre en trois dimensions. La monumentalité de la composition plonge le regardeur dans un monde d'objets de consommation qui le domine. Cette image semble offrir une ode à la modernité dont le téléphone et le commutateur électrique en seraient les symboles. Toutefois, la présence de la cigarette, éphémère et nocive, crée une analogie entre consommation et consommation.



SALLE 2

Kader Attia

Né en 1970 à Dugny. Vit et travaille à Berlin.

Untitled (Skyline), 2007. Installation (19 réfrigérateurs, peintures, tesselles de miroirs). Courtesy Galerie Anne de Villepoix, Paris. Cnap Centre National des Arts Plastiques. Paris. © Colin Davison. © Adagp, Paris.

« Pour *Untitled (Skyline)*, Kader Attia, [...] sature l'espace d'exposition de réfrigérateurs habillés de tesselles de miroir. Dans cette ville de lumière, les immeubles et leur miroitement donnent épaisseur et relief à une image fantasmée, un rêve d'Occident, et jouent d'une collision entre l'espace public des grattes-ciel et l'espace domestique des réfrigérateurs. [...] L'artiste considère que l'architecture est un « instrument de pouvoir ». Construite sur le modèle de *Metropolis* de Fritz Lang, *Untitled (Skyline)* suggère en effet une forme

de contrôle et surjoue l'utopie capitaliste. Cernés de murs noirs, les milliers de miroirs réfléchissent le moindre rai de lumière, à la manière des tours de verre et d'acier, symboles d'une opulence narcissique où l'art, comme horizon, ne serait qu'illusion. » (extrait du catalogue *Sans réserve, Parcours #8 de la collection*, Mac Val).



Sara Cwynar

Née en 1985 à Vancouver (Canada).

Vit et travaille à New York (États-Unis).

Soft film, 2016. Film 16 mm. 6 min. 28 sec.

Courtesy de Foxy Production.



Soft film est un court-métrage 16 mm qui montre des objets déshabillés récupérés sur eBay remis sous les projecteurs en studio. L'artiste les assemble et les archive selon leur couleur, forme, matériaux et utilisation. Elle s'intéresse à la manière dont ces objets de seconde main circulent sur internet et à la valeur qu'on leur accorde, à la nostalgie qu'ils nous inspirent et aux systèmes de pouvoir qui se cachent derrière cette mode vintage et kitsch. Ces objets domestiques, témoins d'une époque où la femme soit disant s'épanouissait au foyer, révèlent une misogynie « soft », qui semble faire un retour aujourd'hui.

Contemporary Floral Arrangement 4 et 5,

Épreuves chromogéniques sur Dibond,

152,4 x 111,76 cm, Collection Privée, Bruxelles.

Accumulatrice excessive, Sara Cwynar reconstitue pour *Contemporary Floral Arrangement* des



compositions florales complexes à partir d'objets récupérés aux puces ou sur internet. Dans ses grands bouquets en trompe-l'œil, l'artiste réinvestit ces objets sans valeur qui remplissent nos tiroirs et poubelles. Elle donne une nouvelle vie aux objets de seconde main, à ces objets de consommation de masse d'abord fétichisés puis tombés en obsolescence. Les photographies de Sara Cwynar expriment à la fois le déclin des images commerciales et leur perte de pouvoir de séduction mais aussi les sentiments de nostalgie liés au temps qui passe.

Peter Fischli & David Weiss

P.F. Né en 1952 à Zurich où il vit et travaille.

D.W. Né en 1946 à Zurich. Décédé en 2012.

La belle endormie, 1983. Ensemble découpé et peint représentant des éléments figuratifs. Mousse polyester peinte vinylique, 155×140×130 cm. Dépôt du CNAP Centre national des arts plastiques, Paris.

Peter Fischli et David Weiss questionnent avec poésie et humour la banalité du quotidien et bousculent ainsi notre rapport aux images, aux objets et à la société de consommation. Le côté artisanal des techniques employées par les artistes participe à l'effet souvent comique et décalé de leurs œuvres. Entre nature morte et objet décoratif aux couleurs criardes, *La belle endormie* prend la forme d'une composition, association inattendue d'éléments figuratifs divers: fleurs, objets, ou



figures animalières grossièrement taillés dans de la mousse polyuréthane. Ici, les artistes libèrent les objets de leur utilité en façonnant des imitations kitsch. Ils donnent ainsi à l'ensemble des airs de décor de pacotille, sorte de représentation archétypale, entre simulation artificielle et artisanat authentique.

Camille Henrot

Née en 1978 à Paris. Vit et travaille à New York.

Is He Cheating?, 2015. Techniques mixtes, 30×25×8 cm / 111,8×25×8 cm.

Skypesnail, 2015. Techniques mixtes, 55,9×36,8×6,4 cm

Splendid Isolation, 2015. Techniques mixtes, 35×50×5,2 cm / 92×50×8 cm.

Courtesy de l'artiste et de la galerie Kamel Mennour, Paris / Londres.

Les œuvres de Camille Henrot explorent nos désirs, frustrations et dépendances. Les trois téléphones présentés au Mrac proviennent d'une série de pièces interactives, sorte de hotlines qui répondent à divers problèmes de notre vie quotidienne. Les voix-off préenregistrées nous renvoient à notre dépendance aux outils numériques et à la domination implicite et impersonnelle que cette dépendance engendre. Le design enfantin des récepteurs surdimensionnés contraste avec les questions déroutantes, parfois perverses, qui nous confrontent à nos angoisses existentielles. Dans *Splendid Isolation*, une voix enveloppante (la voix de la radio Fip) égrène des questions évoquant les tests psychologiques sur internet. *Skypesnail* stigmatise les lenteurs de connexion d'une conversation « Skype » entre un père et son fils qui tourne à l'incompréhension. Quant à *Is He Cheating?*, la hotline propose de vous aider à savoir si votre partenaire vous trompe.



Jacques Villeglé

Né en 1926 à Quimper. Vit et travaille à Paris.

Boulevard de la Villette, mars 1971, 1971. Affiches lacérées marouflées sur toile, 148×152 cm
Collection Fonds régional d'art contemporain Bretagne, Rennes.

© Adagp, Paris & Hervé Beurel



À partir de 1949, Jacques Villeglé arrache les affiches dans les rues de Paris qu'il maroufle sur toile. L'artiste révèle une création collective à partir de déchirures anonymes où se télescopent des images et des discours. L'artiste ravit dans l'urgence ces traces de civilisation et s'efface au profit de l'expression de la rue. Empreintes de subversion, ces affiches véhiculent les gestes de contestation poétique à l'égard des messages de la société et contrastent avec le monde parfaitement lissé de la publicité. Ici, une pin-up mutine, dont les patins auraient lacéré l'Histoire, trône, au milieu d'un éclatement de fragments.

Andy Warhol

Né en 1928 à Pittsburgh (États-Unis). Décédé en 1987 à New York.

Coca-Cola, 1976-1986. Photographies noir et blanc cousues, 79×94 cm. Cnap Centre national des arts plastiques, Paris.

©Adagp, Paris, 2018 / Cnap / © Yves Chenot.



Andy Warhol a compris très vite l'impact de l'imagerie publicitaire sur les consommateurs. De 1982 à 1987, il crée 503 images composées de tirages photographiques en noir et blanc cousus, bord à bord, avec du fil. Cet ensemble, constitué de quatre photographies identiques d'un panneau publicitaire Coca-Cola, forme une image abstraite. Bien que l'image soit coupée, la typographie et le slogan de la marque sont immédiatement identifiables. Warhol, par la sérialité et la répétition de l'image dans son travail artistique, reprend les principes de matraquage utilisé par les publicitaires.

Au-delà de l'objet de consommation, la marque Coca-Cola est un symbole de l'Amérique. C'est aussi un signe d'égalité démocratique pour Warhol: « ce qu'il y a de formidable dans ce pays, c'est que l'Amérique a créé une tradition où les plus riches consommateurs achètent la même chose que les plus pauvres. »

Stephen Willats

Né en 1943 à Londres. Vit et travaille à Londres.

A progression of signs (rue Rebeval), 2009. Vidéo couleur, 6 mn, édition 1/3. Collection du Fonds Municipal d'Art Contemporain de la ville de Paris. © Gallery Balice Hertling, Paris.



Depuis les années 1960, Stephen Willats travaille sur le rapport entre l'art et d'autres disciplines comme la sociologie, l'analyse des systèmes, la cybernétique, la sémiotique et la philosophie. Sa pratique artistique souligne l'importance du langage et de sa signification dans l'espace public. Il engage le spectateur à jouer un rôle actif pour analyser ces signes et imaginer de nouvelles modalités de vie. La vidéo *A Progression of Signs (rue Rebeval)* enchaîne, sur un téléviseur, des gros plans fixes et tremblés de tout ce que la rue compte de détritibus, de mobilier urbain, de graphismes et de « signes » dans la rue Rebeval du 19^e arrondissement de Paris : une canette, un ticket de métro, la craquelure d'un mur, une poignée de porte, un sigle, une publicité, les touches d'un interphone... Cadrés uniquement sur tous ces éléments, la vidéo révèle la puissance de ces signes et leur force d'attraction dans notre quotidien.

SALLE 3

Superflex

Bjørnstjerne Reuter Christiansen (né en 1969), Jakob Fenger (né en 1968) et Rasmus Nielsen (né en 1969). Le collectif Superflex a été formé en 1993. Il travaille et vit à Copenhague (Danemark).

Flooded McDonald's, 2008. Vidéo 21 mn.

Courtesy Superflex et galerie Jousse Entreprise, Paris.

Le collectif d'artistes danois Superflex s'associe à des designers et activistes en faveur d'une transformation sociale et économique des modes de production. Leurs œuvres sont conçues comme des outils pouvant apporter une solution « contre-économique » à nos sociétés occidentales en bout de course. Dans le film *Flooded McDonald's*, le spectateur assiste à la submersion d'une réplique grandeur nature d'un restaurant McDonald. L'eau s'infiltré sous la porte et inonde progressivement le restaurant, vidé de toute présence humaine, comme si nous assistions à la dernière étape d'un scénario post-apocalyptique dont l'homme serait déjà exclu. Non sans ironie, le film calque sa dramaturgie sur celle des films catastrophes américains mais aussi sur celle des images de cataclysmes naturels qui tournent en boucle à la télévision. Superflex s'attaque ici à un symbole du capitalisme, l'icône Ronald McDonald s'effondrant telle une statue de dictateur abattue.



La Bête dans la jungle

07.04 → 16.09.2018

Commissariat : Sandra Patron

Bas-reliefs finement ciselés apposés à la surface du mur, dessins en résine translucide rehaussés d'un cadre en plâtre, sculptures molles qui semblent s'échapper du geste d'un dessinateur, les œuvres de Io Burgard semblent tout entières vouées à ce passage de la deuxième vers la troisième dimension, du dessin vers la sculpture, du fantasme vers le réel.

L'espace du dessin, c'est pour l'artiste celui où l'imagination ne connaît pas de limite, où tous les plans, même les plus fantaisistes, sont possibles, envisageables et désirés. Il y a chez Io Burgard cette envie de faire sortir ces fantasmes du papier pour les faire exister dans le monde réel, comme une invitation discrète mais obstinée à ce que tous les méandres de son imaginaire puissent trouver une matérialisation concrète. Le dessin donne une première forme de projection et offre une toile de fond pour échafauder des mécanismes. Il en sort une substance, elle s'incarne dans le réel invitant la fiction dans le champ du possible. Les motifs de portes, de ponts, récurrents dans le travail, symbolisent ce passage d'un état à un autre, d'une fonction à une autre, d'une forme à une autre, et rendent palpable la dynamique de la pensée.

Son travail de dessin associe des motifs abstraits et figuratifs, autant de formes énigmatiques qui ont un lien non seulement avec le corps mais aussi avec des mécanismes à l'aspect rudimentaire, comme autant d'outils qui viendraient soutenir et approfondir le travail de la main. Le mouvement, la chute, la pesanteur, tous ces éléments suggèrent en effet le corps, un corps souvent élastique, parfois érotique, un corps étirable, modifiable, en mutation constante, qui vient révéler chez l'artiste une réjouissante plasticité des formes autant que des idées.

Le titre de son exposition au Mrac, *La Bête dans la jungle*, est emprunté à une nouvelle d'Henry James de 1903, dans laquelle un homme, persuadé d'être promis à un destin tout à la fois exceptionnel et inquiétant, passe à côté de sa vie et de l'amour, dans l'attente obsessionnelle de *la Bête dans la jungle* qu'il ne rencontrera jamais. Métaphore de cette difficulté de l'homme à vivre ses rêves dans le réel, la nouvelle de James est activée par Io Burgard pour son pouvoir d'évocation, c'est un « outil narratif » comme elle le définit elle-même, qui lui permet de concevoir un ensemble de sculptures qui évoquent cette attente de manière ambiguë : ici le regard semble décerner un banc, là un abribus, ailleurs un endroit pour fumer tranquillement une cigarette. Autant de lieux du quotidien qui nous rappelle des moments de latence mais qui sont également des moments où le cerveau s'échappe, où le rêve peut advenir. Les murs en bas-relief, sur lesquels se déploient des motifs de la faune et de la flore, offrent un décor d'une latence à cette jungle qui cherche à s'incarner.

Née en 1987 à Talence, Io Burgard vit et travaille à Paris. Elle est représentée depuis 2016 par la Galerie Maïa Muller. Diplômée des Beaux-Arts de Paris en 2014 dans l'atelier de Jean-Michel Alberola, l'artiste a également été aux Arts Décoratifs de Strasbourg auprès de Guillaume Dégé. En 2015, sur proposition de Daniel et Florence Guerlain, elle réalise sa première exposition personnelle à l'espace Premier Regard. La même année, la Fondation d'entreprise Hermès l'invite en résidence à la maroquinerie de Seloncourt. Sa production avec Hermès sera exposée au Palais de Tokyo dans l'exposition « Les Mains sans sommeil » (commissaire Gaël Charbau). Io Burgard a par ailleurs récemment exposé à la Galleria Continua lors de l'exposition collective « Le nouveau monde industriel » (commissaire Nicolas Bourriaud).

Io Burgard: Que vogue la galère, 2016.
Cuirs, résine, inox, dimensions variables.
© Tadzio, Fondation d'entreprise Hermès.





Io Burgard: La statique de la chute, 2017.
Huile sur papier, plâtre, 138×95 cm.



1. Christophe Berdaguer & Marie Péjus, *Smith, Norman, Carlos, Mexico 68*, 2017. Vue de Art-O-Rama 2017, Marseille - Production Mécènes du sud. Photo : JC Lett.



2. Daniel Otero Torres, *El Parce & El Parce (bis)*, 2017. Vue de l'exposition (Dé)placements, au Mrac Occitanie, Sérignan. Photo : A. Mole.



3. Éléonore False, *Arrière, plan, copie*, 2017. Vue de l'exposition *La liberté des liaisons*, Les Capucins, centre d'art contemporain d'Embrun. Photo : F. Deladerrière.

BANDES À PART

Nouvel accrochage des collections

23.06.2018 → 02.06.2019

Commissariat : Sandra Patron

Neil Beloufa, Christophe Berdager & Marie Péjus, Karina Bisch, Pierre Bismuth, Sylvie Blocher, Daniel Buren, Valentin Carron, Noël Dolla, documentation céline duval, Jean Dupuy, Éléonore False, Günther Förg, Lina Jabbour, Ann Veronica Janssens, Pierre Leguillon, Matt Mullican, Vik Muniz, Daniel Otero Torres, Bruno Peinado, Pascal Pinaud, Lucy Skaer, Niels Trannois, Tatiana Trouvé, Claude Viallat, Ian Wallace, Ian Wilson.

Bandes-son des artistes : Laëtitia Badaut Haussmann, Julie Béna, Thomas Clerc, It's Our Playground, Arnaud Maguet, Anne-Laure Sacriste, Yoan Sorin.

Pour son nouvel accrochage des collections, le Mrac a commandé à 7 artistes, 7 bandes-son qui viennent accompagner la déambulation du visiteur dans les 7 salles de la collection du Mrac. Ces bandes-son activées de manière performative le soir du vernissage le 22 juin 2018, sont accessibles aux visiteurs via un flashcode tout au long de l'exposition.

L'exposition *Bandes à part* tient son titre du film éponyme de Jean-Luc Godard. Cet emprunt permet de planter le décor et d'esquisser les contours de cette invitation. Godard développe un rapport à la bande-son totalement unique dans l'histoire du cinéma : souvent disruptive, parfois musicale, la bande-son chez Godard alterne les silences assourdissants, les standards musicaux, les tracts politiques, les cacophonies de la rue, les disjonctions entre ce que l'on voit et ce que l'on entend, les voix off péremptoires ou mélancoliques. Elle crée bien souvent une distorsion entre son et image, un contretemps, un décalage, un parasitage, une effraction, un emportement, un lyrisme.

Chaque salle de l'accrochage a été imaginée en faisant la part belle aux nouvelles acquisitions 2017 du Mrac, dans un dialogue avec la collection historique et le dépôt du Cnap (170 œuvres déposées sur cinq ans depuis mai 2016). Chaque salle a également été pensée en rapport avec l'artiste invité pour la bande-son, le *display* est ainsi une adresse qui est faite à chacun des artistes invités.

Retrouvez les bandes-son en flashant ce code :



ou sur la chaîne YouTube du Mrac :

www.youtube.com/user/mracserignan

Événements

→ **dim. 1er juillet à 15h**

Les poignées de portes

Performance de lo Burgard et Agathe Berthaux Weil dans le cadre de l'exposition de lo Burgard, *La Bête dans la jungle*.
Gratuit

→ **mer. 11 juillet, 12h-17h**

Band Practice

Performance-concert
12h : Clara Claus et Melissa Godoy Nieto
16h : Pedro Soler (guitare flamenca) se joint aux deux artistes.
Gratuit

→ **mer. 18 juillet à 16h**

Concert de The Child
Indie-electronic
Gratuit

→ **mer. 25 juillet à 16h**

Concert de Derinëgolem
Acid folk albanais, techno et ragga analogique - violon batterie
Gratuit

→ **mer. 1er août à 16h**

Concert de Bee Jazz Duo
Philippe Cauchi Pomponi : piano
Jean-Philippe Jalby : contrebasse
Jazz et musiques latines
Gratuit

→ **mer. 8 août à 16h**

Concert de Ezra Hesper
Ballades folk
Gratuit

→ **mer. 22 août à 16h**

Un après-midi d'été
(récital voix et piano)
Marine Chaboud : mezzo-soprano
Sofia Novikova : piano
Gratuit

→ **mer. 29 août à 16h**

Concert de Sali
Duo de guitares
Gratuit

Journées Européennes du Patrimoine

→ **sam. 15 septembre à 14h30**

Visite en Langue des Signes Française des expositions *Gifts to Kings* de Lubaina Himid et *La Bête dans la jungle* de lo Burgard par Ode Punsola, conférencière nationale en LSF.

→ **dim. 16 septembre à 15h**

Visite VIP par Sandra Patron, directrice du musée
Gratuit

→ **dim. 23 septembre à 15h**

Concert de Gareth Dickson
Dans le cadre du Festival *Les Internationales de la guitare*.
Gratuit

→ **sam. 6 octobre à 18h30**

Vernissage de l'exposition d'Isabelle Comaro
Gratuit

Le petit musée

Tout au long de l'année, *Le petit musée* propose des moments de découverte et de partage autour de l'art, des rencontres avec des artistes et des ateliers créatifs à destination des enfants et de leur famille.

Mes vacances au musée

Vous cherchez une activité ludique et enrichissante pour vos enfants pendant les vacances ? Le petit musée vous propose des ateliers de création menés par des artistes, précédés d'un parcours thématique dans les expositions.

→ du mer. 18 au ven. 20 juillet

Débusquer la bête, atelier de lo Burgard dans le cadre de son exposition *La Bête dans la jungle*.

→ du me. 8 au ven. 10 août

Nos petites histoires de l'Histoire, atelier de l'artiste Sandrine Le Maguer.

11h-13h pour les 5-7 ans
15h-17h pour les 8-12 ans
12 € / 3 jours / enfant.
Sur réservation.

Ateliers en famille

Les enfants et leurs (grands) parents partent à la découverte du musée et participent ensemble à une activité. Compris dans le droit d'entrée. À partir de 5 ans sur réservation.
→ mar. 24, 31 juillet ; 14, 21 & 28 août à 15h
→ dim. 2 septembre & 7 octobre à 15h

Mon anniversaire au musée

→ le samedi, 14h30-16h30

Et si on fêtait ton anniversaire au petit musée ? Avec tes amis, découvre les expositions, participe à un atelier de création, sans oublier de fêter l'événement avec un délicieux goûter ! 5 € / enfant (de 5 à 12 ans), maximum 12 enfants.

Sur réservation.

Visites

Visites découverte des expositions

Compris dans le droit d'entrée

En juillet et en août

Tous les jeudis à 11h30 & tous les dimanches à 15h

→ dim. 24 juin à 15h

→ dim. 9 septembre à 15h

La Complainte du progrès, *Gifts to Kings* de Lubaina Himid et *La Bête dans la Jungle* de lo Burgard

→ dim. 30 septembre à 15h

Bandes à part, accrochage des collections

Pour les groupes adultes

Visite commentée avec un médiateur sur réservation. Durée moyenne de visite : 1h30, programme à la carte.

Le musée est un partenaire éducatif privilégié pour les enseignants des écoles, collèges, lycées, écoles d'art qui souhaitent réaliser des projets autour de l'art contemporain

Visite dialoguée

35 € / groupe (30 pers. max)

Visite-atelier

50 € / groupe (30 pers. max)

Visite enseignants

→ mer. 4 juillet à 14h30

Présentation des expositions aux enseignants par le service éducatif du musée. Un dossier pédagogique est remis à cette occasion. Inscription pour les visites de classes.

Gratuit, sur réservation

Pour les centres de loisirs

Découverte des expositions et ateliers créatifs et ludiques autour de l'art d'aujourd'hui.

Visite dialoguée

35 € / groupe (30 pers. max)

Visite-atelier

50 € / groupe (30 pers. max)

Pour les personnes en situation de handicap

Accès et visite gratuits.

Le musée possède le label « Tourisme & Handicap » assurant un accueil et une médiation adaptés pour les personnes en situation de handicap. Les établissements spécialisés bénéficient de visites dialoguées et des ateliers de pratiques plastiques sur rendez-vous.

Visite en LSF à destination des publics sourds et malentendants

→ sam. 15 septembre à 14h30

Gifts to Kings de Lubaina Himid et *La Bête dans la jungle* de lo Burgard.



Horaires

Juillet → août

du mardi au vendredi, 11h-19h
et le week-end 13h-19h.

Septembre → juin

du mardi au vendredi, 10h-18h
et le week-end 13h-18h.

Fermé les jours fériés.

Tarifs

5 € normal / 3 € réduit.

Modes de paiement acceptés

Carte bleue, espèces
et chèques.

Réduction

Groupe de plus de 10 personnes, étudiants, membres de la Maison des artistes, seniors titulaires du minimum vieillesse.

Gratuité

Sur présentation d'un justificatif ; étudiants et professeurs en art et architecture, moins de 18 ans, journalistes, demandeurs d'emploi, bénéficiaires de minima sociaux, bénéficiaires de l'allocation aux adultes en situation de handicap, membres Icom et Icomos, personnels de la culture, personnels du Conseil régional Occitanie / Pyrénées-Méditerranée.

Accès

En voiture, sur l'A9, prendre sortie Béziers-centre ou Béziers-ouest puis suivre Valras / Sérignan puis, centre administratif et culturel. Parking gratuit.

En transports en commun, TER ou TGV arrêt Béziers. À la gare, bus N° 16, dir. Valras, arrêt Promenade à Sérignan.

Retrouvez le Mrac en ligne

mrac.laregion.fr

Facebook, Twitter et Instagram :
[@mracserignan](https://www.instagram.com/mracserignan)

Musée régional d'art contemporain Occitanie / Pyrénées-Méditerranée

146 avenue de la plage BP4

34410 Sérignan, France

+33 4 67 32 33 05

musedartcontemporain@laregion.fr



Le Musée régional d'art contemporain, établissement de la Région Occitanie / Pyrénées-Méditerranée, reçoit le soutien du Ministère de la Culture et de la Communication, Préfecture de la Région Occitanie / Direction régionale des Affaires Culturelles Occitanie.